Séance d'installation d'Anne Poirier à l'Académie des beaux-arts

mercredi 26 octobre 2022

Discours d'Anne Poirier en hommage à Gérard Lanvin

Mesdames, messieurs, chers parents et amis.

Merci d'être venus, parfois de loin dans le temps et dans l'espace, me soutenir dans cette rude épreuve !
Votre présence amicale et que je sens bienveillante me rassure et modère l'appréhension que j'éprouvais à l'idée de mon installation sous cette coupole prestigieuse.
Cette bienveillance, je l'ai ressentie depuis mon élection de la part des membres de cette belle compagnie qui m'ont chaleureusement accueillie, et l'humour malicieux de notre cher secrétaire perpétuel m'a tout de suite rassurée et conquise.
Je suis fière d'appartenir aujourd'hui à cette institution et de pouvoir participer à des débats et à des décisions qui contribuent à aider l'art et les artistes, sous forme d'attribution de bourses, de résidences, et de manifestations culturelles de qualité. Ayant moi-même été, au début de ma carrière, soutenue par différentes fondations en France et à l'étranger, j'en mesure toute la valeur et la nécessité.
Merci pour la confiance que vous avez bien voulu m'accorder, et j'espère ne pas faillir à mes responsabilités. Et si nous n'avons pas toujours les mêmes orientations esthétiques, nos échanges et nos discussions sont toujours empreints de sincérité et d'estime réciproques.

Vous n'ignorez pas, et la belle présentation de Frédéric Mitterrand l'a bien montré, que je travaille depuis plus de 50 ans en totale osmose avec Patrick. Depuis plus de 50 ans, nous partageons tout et signons tous nos travaux en commun.
Alors pourquoi est-ce moi et non lui qui se trouve à l'honneur aujourd'hui ?
Je vois plusieurs réponses à cette question.
La première est qu'aucun fauteuil à deux places n'a été prévu dans l'hémicycle, et que le malheureux aurait été contraint de me porter sur ses genoux. Or il me supporte déjà depuis plus de 50 ans.
La deuxième est que Patrick, en homme galant et bien élevé, m'a cédé la meilleure place.
Enfin j'y vois une volonté d'équilibrage des genres dans cette compagnie à forte majorité masculine… jusqu'à présent.
Mais attention messieurs, ce n'est qu'un début… Continuons le combat, mesdames !

Selon la tradition, il m'incombe aujourd'hui, cher Gérard Lanvin, de vous rendre hommage, puisque j'ai l'honneur de vous succéder au fauteuil que vous occupiez.
À quelques années près, nous aurions pu nous rencontrer, car vous avez été nommé professeur à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs peu après que je quitte cette école où j'étais élève.
Louis Dideron, alors membre de l'Académie, était mon « patron », comme on disait alors. Je lui dois beaucoup, et suis heureuse d'évoquer son souvenir ici.
Vous voyez, le monde artistique est petit.

Mais le hasard n'a pas voulu notre rencontre, et nous avons commencé avec Patrick notre vie d'artistes itinérants, de Rome à Berlin, de Berlin à New-York, de New-York à Los Angeles, en passant par les nombreux sites archéologiques lointains qui ont jalonné et nourri notre recherche.

Mais revenons à vous, cher Gérard Lanvin.

Vous êtes né à Dijon le 25 février 1923, dans un milieu aisé et cultivé. Votre grand-père maternel était peintre de marines, et votre père vous a transmis sa passion de la littérature et de la poésie. Quant à votre mère, très religieuse, elle vous a peut-être légué la spiritualité dont votre œuvre future sera empreinte.

Dans votre jeunesse, vous passiez vos jeudis chez la famille Yencesse, qui aura une grande influence sur votre vie.
Ovide Yencesse, alors directeur de l'école des Beaux-Arts de Dijon, graveur de renom, et sa femme Marie, peintre, feront votre éducation artistique et ouvriront votre sensibilité.
Leurs deux fils sculpteurs, Hubert et Jacques, un peu plus âgés que vous deviendront vos amis et vos soutiens fidèles.

Après un an d'études d'Histoire de l'Art à la faculté de Dijon, vous êtes admis à l'Ecole Nationale Supérieure des Arts Décoratifs.
Vous avez 18 ans.
C'est la guerre.

Vous évitez le Service de Travail Obligatoire en Allemagne grâce à Jacques Yencesse qui vous engage dans les carrières de Comblanchien.
C'est votre premier contact avec la pierre.

En 44, vous ralliez le maquis dans le Morvan. Puis, après le débarquement, vous rejoignez l'armée française à Toulon et vous engagez dans les Chasseurs d'Afrique. Vous remontez avec eux jusqu'en Alsace et dans les Vosges.
À la suite d'un acte héroïque, vous êtes décoré de la Croix de Guerre en 1945.
Vous n' avez que 22 ans !

Puis vous êtes démobilisé et regagnez Paris.
Vous y rencontrez divers artistes, dont Brancusi, Picasso, Germaine Richier, qui sera très importante pour vous.
Vous voyez souvent Giacometti. Gilioli et Gimond deviendront vos amis.

En 53, vous obtenez le Prix Fénéon en sculpture ce qui vous permet de faire fondre quelques bronzes.

Toute cette période, jusqu'aux années 60, est consacrée au dessin, à la sculpture et à l'écriture, au cours de vos voyages en Grèce, en Italie et en Espagne, ou dans votre atelier parisien.

En 1956, une exposition et une résidence de plusieurs années vous sont offertes au Musée d'Antibes, ce qui ne vous empêche pas de suivre la vie artistique parisienne :

vous participez au Salon de Mai, ainsi qu'à diverses expositions, dont l'une chez Claude Bernard.
En bref, vous menez la vie d'un jeune artiste.
Vous vous plaisez dans la compagnie des femmes, qui vous le rendent bien, car vous êtes bel homme.
La photographe suédoise Mariane Greenwood sera votre modèle et votre grand amour de jeunesse. C'est une aventurière qui parcourt le monde, de la Nouvelle Guinée où elle photographie les Papous, aux îles du Pacifique, où elle manque se faire dévorer par les requins. Vous l'aviez rencontrée à Antibes dans le cercle proche de Picasso, dont elle documentait alors l'œuvre. Mais vos modes de vie sont trop différents pour envisager un avenir commun.
Elle restera pourtant votre amie et celle de votre famille jusqu'après votre mariage.
Durant cette époque d'insouciance et de jeunesse vous ne vivez que pour l'Art. Insouciance de célibataire, encouragée par un père fortuné, qui vous a toujours soutenu moralement et financièrement.
Sur le plan esthétique, cette première période est marquée par une œuvre plutôt figurative.

En 1960, vous vous mariez, et c'est un grand tournant dans votre vie. Car vous aurez bientôt 3 filles, dont des jumelles, et une quatrième en 63. Votre sens du devoir et votre amour-propre vous obligent alors à gagner la vie de votre famille .
Vous réalisez ainsi plusieurs commandes, dont l'une pour l'EDF, sur l'étang de Berre, représente un poing de géant refermé autour de ce qui évoque une flamme. Les autres à Reims, pour deux groupes scolaires, abstraites, s'inspirent des formes douces des galets usés par la mer.
En 70 votre ami Hubert Yencesse vous demande de réaliser une médaille à son effigie à la Monnaie de Paris. Cette forme de sculpture de poche, que l'on peut tenir dans sa main, vous intéresse au point que vous allez vous y consacrer régulièrement. Vous en réaliserez en hommage à des personnages aussi divers que Karlheinz Stockhausen, Arcangelo Corelli, Maurice Blondel, ou Ovide Yencesse, votre ancien maître.
Durant plusieurs années, vous allez travailler comme sculpteur sur les chantiers de restauration des Monuments Historiques initiés par André Malraux, et même dans cette coupole de l'Institut où nous siégeons aujourd'hui. Vous y restaurez le monument à Mazarin. Ni les feuilles d'acanthes des chapiteaux corinthiens, ni les spirales des chapiteaux ioniques, pas plus que les visages ou les drapés antiques n'ont de secrets pour vous.

Vous postulez ensuite pour un emploi de professeur de sculpture à l'ENSAD où vous enseignerez jusqu'en 1988.

Enfin, vous serez élu à l'Académie des beaux-arts en 1990, au fauteuil de Jean Carton où vous siègerez jusqu'en 2018.

Tout ceci, cher Gérard Lanvin, constitue la biographie officielle à laquelle chacun peut avoir accès. Mais cela ne rend pas compte de la part secrète de votre caractère et de votre création.
C'est grâce à notre chère Lydia Harambourg qui nous a présenté votre fille Delphine que nous avons pu évoquer l'homme qui se cachait derrière l'œuvre.

Car enfin pourquoi votre travail était-il aussi peu divulgué ?

Selon Delphine, vous étiez un être très secret qui ne se livrait pas facilement. Vous ne viviez que pour votre art mais en parliez très peu, à la maison comme ailleurs.
Or, vous n'ignorez pas que la modestie et la discrétion sont rares dans notre milieu où les places sont chères et où il faut savoir se faire remarquer.
Pour vous, l'Art était sacré, et vous n'imaginiez pas vendre vos œuvres. Le côté mercantile et carriériste de la profession vous rebutait, et jamais vous n'avez fait le moindre effort pour commercialiser votre travail. Cela était peut-être le résultat d'une éducation moralement stricte, où la pudeur, la réserve, et une fierté presque hautaine retenaient de se mettre en avant, de se faire mousser, de se vendre.
Vendre, c'était un peu vendre son âme, disiez-vous.
C'est pourquoi vous avez trouvé d'autres voies pour maintenir votre famille, comme la taille de pierre, la restauration de monuments, l'enseignement. Et c'est ainsi que vous avez laissé derrière vous un nombre considérable de dessins, de projets, de modèles, sans avoir jamais cherché à les rentabiliser ni à les divulguer. Lydia disait qu'il avait fallu vous supplier pour vous faire exposer au Salon de Mai de 1999, où vous avez pourtant obtenu le prix de la Fondation de Coubertin !
Vous auriez pu tirer orgueil de votre engagement de résistant et faire briller cette croix de guerre gagnée au combat à 22 ans, comme tant d'autres l'auraient fait ! Mais même vos filles ignoraient tout de cet exploit. Delphine m'a raconté qu'elle l'avait appris à l'âge de 15 ans par sa grand-mère qui avait sorti la décoration de sa boite pour la lui montrer, et s'était fait vertement tancer, car vous ne vouliez surtout pas qu'on en parle.
Ensuite, il lui avait fallu attendre ses 40 ans avant que vous n'acceptiez de lui raconter les circonstances de votre bravoure. Car c'est au cours d'un encerclement par l'ennemi, que, contraint au repli, votre colonel avait perdu une serviette contenant des documents secrets et des plans de bataille. Vous vous êtes alors porté volontaire pour aller récupérer sous le feu ces papiers, avant qu'ils ne tombent entre les mains des Allemands.

Vous étiez courageux Gérard Lanvin, mais n'en tiriez aucune gloire.

Cette grande pudeur se retrouve lorsque deux terribles deuils viendront bouleverser votre vie.
Votre petite dernière, que vous adorez, est atteinte à l'âge de cinq ans d'une maladie incurable, à laquelle elle succombera cinq ans plus tard. Sa mère en tombera malade et vous quittera à son tour. Profondément atteint par cette immense douleur dont vous ne vous remettrez jamais, vous vous éloignez du monde de l'Art.
Vous vous consacrez à une recherche solitaire dans votre atelier et votre œuvre change d'orientation pour devenir plus dépouillée, plus abstraite, plus spirituelle.

Pendant toute une période vous vous inspirez du mobilier religieux et vous créez des sortes de stèles, de monuments, de pierres tombales. Car vous n'ignorez pas que la sculpture plus que tout autre forme d'Art a à faire avec la mort et la religion. Dès la plus haute antiquité, la stèle, puis la statue, sont là pour rendre présent l'absent, dieu ou homme. Depuis la simple pierre dressée jusqu'à l'icône cultuelle, en passant par le Kouroi archaïque.

Il ne s'agit pas d'une simple représentation, il s'agit bien d'une présence, d'un remplacement. Et le nom gravé sur la pierre, est bien le signe d'une existence : cette personne a vraiment été, elle a porté ce nom, elle a vécu. Elle est encore là.
Tentative religieuse et quasi mystique de rappeler les absents, de rendre visible l'invisible, de lutter contre l'oubli.

Pendant cette période terrible de votre vie, vous réalisez pour votre fille et pour votre femme, ainsi que pour vous-même, trois petites sculptures à partir des empreintes de vos mains refermées.
Trois petits talismans de bronze poli à tenir serrés dans la paume, sortes d'oboles à Charon, trois petites œuvres magnifiques dans leur modestie secrète.

Plus Patrick et moi entrions dans l'intimité de votre caractère, plus nous éprouvions de sympathie à votre égard, et avions envie de mieux vous connaître.
Or, où mieux vous rencontrer que dans votre atelier ?

L'atelier est le refuge, le laboratoire, le lieu de solitude et de réflexion, où s' accumulent les recherches, les ébauches, les ratés, où l'on s'entoure de mille choses, objets, livres ou images susceptibles de soutenir et de provoquer l'inspiration. Monde en soi, personnel et secret, il est le théâtre des moments intenses où l'œuvre se réalise, mais aussi le témoin des pannes de créativité et des doutes.
Chaque atelier est unique.
Il est des ateliers-capharnaüms ou des ateliers à l'ordre clinique. Des ateliers immenses ou minuscules, des ateliers-usines ou des ateliers artisanaux. Y pénétrer aide à comprendre un modus operandi, et permet aussi d'entrevoir l'alchimie complexe de la psychè d'un artiste.
Nous n'avions aucune idée préconçue du vôtre, cher Gérard Lanvin, et nous étions Patrick et moi très curieux d'y pénétrer.

Il est situé dans une de ces petites cités d'artistes construites à Paris à la fin du XIXe siècle. Y avaient résidé un temps des artistes aussi prestigieux que Gauguin, Soutine, ou Modigliani…
Ile de calme et de silence préservée de l'agitation de la ville, les ateliers s'y organisent autour d'un petit jardin plein de poésie, un peu à l'abandon. Le vôtre porte le N°3.
Dès l'entrée, on est saisi par l'accumulation, à même le sol, ou sur les étagères dont vous avez rempli l'espace jusqu'au plafond, de centaines, de milliers de sculptures et d'études de toutes tailles, toutes en plâtre, toutes blanches, qui dégagent une lumière intense.
Le plâtre est un matériau vivant, qui joue avec l'ombre et la lumière, sur lequel on peut intervenir et que l'on peut modifier. Il n'est pas définitif comme le sont le marbre et le bronze.
Il est fragile comme nos idées et nos envies, exposé comme nous à l'usure et aux agressions. Matériau transitoire, idéal pour les études, les essais, les repentirs.
Delphine nous disait comment vous recomposiez sans cesse vos œuvres, assemblant différemment les fragments, comme le faisait aussi Rodin. Chez vous, ça n'était pas dans le but d'exploiter ou de décliner des formes, ni d'en tirer des séries pour les rentabiliser.
C'était plutôt que, pour vous, une œuvre n'était jamais terminée.

La recherche active vous préoccupait plus que le résultat figé, l'éphémère plus que le définitif. Ou peut-être encore que dans votre haute idée de l'Art, le résultat n'était jamais au niveau de vos attentes.

Cette accumulation de fragments épars fait penser à un vaste dépôt archéologique, comme Patrick et moi en avons tant parcourus dans notre vie d'architectes-archéologues, d'Ostia Antica à Aphrodisias ou ailleurs.
C'est aussi pourquoi nous nous sommes sentis tellement en intelligence avec votre espace. Ce sont de véritables fouilles qu'il faudrait entreprendre ici pour rendre à chaque trouvaille sa valeur propre. Mais ce serait peut-être là défaire la force globale de cet immense travail, perdre cette idée de recherche toujours en cours, qui pourrait continuer sans fin.

Car ici le temps est d'une autre essence.
Il semble s'être arrêté, suspendu entre la vie et la mort.
Vos outils sont posés sur un coin de table, comme si vous vous étiez absenté un instant prendre un verre au café du coin .
Vous êtes là, dans ce fouillis inextricable tel que vous l'avez laissé, et vous allez bientôt revenir reprendre le travail interrompu.

Mais taisons-nous un instant, cher Gérard, et entrons dans votre atelier.

Rarement atelier d'artiste nous a laissé une impression aussi forte.
C'est toute une vie de recherche, de solitude et de travail contenue dans ce lieu de lumière.
C'est votre Œuvre.
Votre Grand-Œuvre.
Votre âme.
Elle est là.
Vous ne l'avez pas vendue.

L'idée que ce lieu pourrait être conservé tel que vous l'avez laissé, dans son intégrité, nous est alors apparue.
Ne pourrait-on empêcher son démembrement, sa dispersion ?
Le préserver comme témoignage de la vie d'un artiste et d'un homme vrais, d'une vie de recherche désintéressée et de foi en la mission de l'art ?
Est-ce une idée si extravagante ?
À notre époque où ces croyances sont quelque peu déconsidérées, pour ne pas dire ringardes, et où la valeur marchande des œuvres a pris des proportions déraisonnables, il peut sembler étrange de défendre de telles idées. Il me semble à moi qu'un peu de votre idéalisme, risquons le mot, ne nuirait pas au monde artistique contemporain.

Platon disait, en parlant de la philosophie, qu'elle était *« un beau risque à courir. »*
C'est ce que nous pensons aussi de l'Art : Un beau risque à courir.

Un voyage aventureux, qui engage toute la vie, avec ses visions inoubliables et ses expériences uniques, mais aussi ses calmes-plats et ses tempêtes, ses rencontres dangereuses, et ses traversées du désert, au risque de se perdre.
Pas un de ces voyages organisés dont notre époque est friande, avec ses guides et ses gourous, ses grands prêtres et leurs dévots.
Un voyage libre et responsable, qui demande du courage, et un peu de folie.
Vous n'avez manqué ni de l'un ni de l'autre, cher Gérard.

Et Dostoïevski fait dire au prince Léon Nicolaievitch Mychkine, son « Idiot » :
« Seul l'Art sauvera le Monde ». (bis)
Cette pensée peut faire sourire ou ricaner les cyniques.
Pour moi, je crois que ce prince naïf et pur était un sage et un voyant.
Chaque époque a ses combats.
Le vôtre, cher Gérard Lanvin, était la Résistance, le combat pour la Liberté.
Notre monde d'aujourd'hui a un besoin urgent d'être sauvé, car la Nature et la Culture n'ont jamais été aussi menacées.

Et nous sommes tous, artistes ou pas, responsables de la Mémoire du Monde.
Nous sommes tous, artistes ou pas, responsables de la Beauté du Monde.

Battons-nous aujourd'hui pour que le Monde de demain demeure riche et beau.